



« Fine Arts Paris est un formidable voyage au milieu des objets »

L'architecte Charles Zana
est le décorateur invité de
cette édition de la foire, dont
il a signé la scénographie.
Il a sélectionné pour nous
neuf objets exceptionnels
à découvrir du 19 au
23 septembre au Grand Palais.

CHARLES ZANA

Pendant mes études, j'ai passé six ans aux Beaux-Arts et c'est à ce moment-là que j'ai commencé à fréquenter les antiquaires de Saint-Germain. J'y ai découvert un monde incroyablement riche, fait d'objets bien sûr, mais aussi de savoir, d'histoires, de rencontres et de personnages. J'y ai énormément appris. Cette curiosité ne m'a jamais quitté.

C'est sans doute pour cela que j'aime autant la première visite d'une foire. Il y a une forme de fièvre: retrouver des marchands que l'on connaît parfois depuis des années, en découvrir d'autres, aller vite, revenir sur ses pas... et soudain être arrêté par une œuvre. Cette joie de la découverte est toujours la même.

Les architectes et les décorateurs ont toujours entretenu une relation particulière avec les marchands. Avec certains, de véritables amitiés se construisent. Un grand marchand vous apprend à

regarder, vous raconte une provenance, vous montre un détail, vous fait découvrir un artiste. Ce dialogue a beaucoup compté dans ma formation et continue de nourrir mon travail.

Fine Arts Paris est un formidable voyage au milieu des objets. En quelques mètres, on passe d'une antiquité à un maître ancien, d'un bijou à une sculpture africaine, du XVII^e siècle à l'art moderne. J'y retrouve ce que j'aime dans le goût français: un goût éclectique, cultivé, original, qui n'a pas vraiment de frontières.

Je n'ai jamais beaucoup cru aux intérieurs où tout appartient à la même époque. Un objet seul ne raconte qu'une partie de l'histoire. C'est la collection, l'accumulation, les rencontres parfois improbables entre les objets qui créent un univers. Une console Louis XIV peut vivre avec un Hans Hartung, un Antoine Coyppel avec une peinture contemporaine, une sculpture téké

avec Henry Moore. Si les pièces sont bonnes, elles se parlent.

Et je crois que le regard des collectionneurs va aujourd'hui vers davantage de singularité. Un peu comme pour les montres

anciennes, on ne recherche plus seulement une signature, mais la pièce particulière dans l'œuvre, celle qui sort du commun: un format, une matière, une provenance, parfois un détail qui la rend irrésistible. C'est avec cet œil-là que j'ai choisi ces neuf pièces.

« HIPPOPOTAME » (1918), DE FRANÇOIS POMPON

Xavier Eeckhout a beaucoup fait pour donner à l'art animalier la place muséale qu'il mérite et rappeler que les grands animaliers appartiennent pleinement à l'histoire de la sculpture moderne. Ce petit *Hippopotame* de Pompon le démontre merveilleusement. Il n'y a presque rien: une



ligne, quelques volumes, très peu de détails. Et pourtant l'animal est immédiatement là. Ce que je trouve formidable chez Pompon, c'est cette capacité à rendre un hippopotame presque familier, domestique. Je l'imagine perdu au milieu d'une accumulation, entre des livres, une céramique, une photographie, quelques souvenirs de voyage. On l'aperçoit, on le redécouvre. Il devient presque un petit animal qui habite la maison.

Galerie Xavier Eeckhout

« RECLINING FIGURE, CURVED » (1977), DE HENRY MOORE

Henry Moore est l'un de mes maîtres. Depuis toujours, j'admire cette façon qu'il a de faire d'un corps un paysage, et d'un paysage presque une architecture. Cette *Reclining Figure* en marbre noir est une pièce unique. Elle mesure près d'un mètre cinquante, mais elle pourrait être dix fois plus grande: elle possède cette monumentalité propre à Moore. Les vides sont aussi importants que les pleins, la lumière la traverse et, lorsque l'on tourne autour, on ne regarde jamais deux fois la même sculpture. Elle fut d'ailleurs présentée au Metropolitan Museum de New York en 1983. Je la vois aussi naturellement dans la grande salle d'un musée que dans le silence d'un salon. Elle crée elle-même l'espace dont elle a besoin.

Landau Fine Art

« CONSOLE AUX SIRÈNES ENRELAÇÉES » (VERS 1680-1700)

Cette console est folle. Et surtout, quelle liberté! Deux sirènes s'entrelacent sous le plateau de marbre; leurs corps deviennent piétement, architecture, arabesque. Tout bouge, tout semble presque vivant. Quand je regarde une pièce comme celle-ci, je me demande si nous oserions encore dessiner quelque chose d'aussi libre aujourd'hui. C'est cela qui me plaît dans les grands arts décoratifs anciens: ils peuvent être beaucoup plus audacieux que l'image sage que l'on s'en fait. Je rêve de la surprise qu'elle provoquerait dans une pièce presque vide: un mur, une belle lumière et cette folie du XVII^e siècle.

Galerie Léage

« DÉMOCRITE » (VERS 1692), D'ANTOINE COYPEL

Certains portraits ont une force qui traverse les siècles. C'est exactement ce que je ressens devant ce *Démocrite*. Son rire, son regard,

cette façon de nous prendre à témoin: il est incroyablement vivant. On oublie qu'il a été peint il y a plus de trois cents ans. Je trouve cela d'autant plus intéressant aujourd'hui que l'on voit revenir très fortement la figure et le portrait dans la peinture contemporaine. Au fond, la question reste la même: comment faire surgir une présence, un caractère, une psychologie? J'aimerais le voir pris dans un accrochage de peintures contemporaines, presque sans cartel, et observer le temps qu'il faudrait pour comprendre qu'il vient d'un autre siècle.

Galerie Didier Aaron

« GRANDE STATUE MASCULINE TÉKÉ » (XIX^e-XX^e SIÈCLES)

Cette statue est forte, dense, chargée. Et le mot « chargée » prend ici tout son sens: chez les Téké, ces figures pouvaient recevoir des matières rituelles qui leur donnaient une fonction protectrice. Elles n'étaient pas seulement faites pour être regardées: elles avaient un rôle, une puissance, une part de magie. Le visage scarifié, la barbe, la coiffe, cette construction très verticale du corps lui donnent une présence extraordinaire. On comprend devant une œuvre comme celle-ci la fascination d'André Breton et des surréalistes pour les arts africains, pour cette capacité d'un objet à dépasser sa seule forme. Mais ce qui me touche peut-être le plus dans cet art, c'est l'anonymat de celui qui l'a créé. Nous ne connaissons pas son nom. Il n'y a ni signature ni marché construit autour d'un artiste. La valeur de la pièce naît de sa qualité, de sa force, de son histoire, mais aussi du regard qui, à un moment donné, sait la reconnaître. C'est le regard qui la distingue. Et je trouve cela très beau.

Galerie Schoffel de Fabry

« SANS TITRE » (1951), DE HANS HARTUNG

Chez Hartung, j'aime cette tension entre le geste et la méthode. On pourrait croire à une peinture purement spontanée alors que le geste est travaillé, répété, presque mémorisé. Au fil de son œuvre, il inventera des outils et des procédés qui donnent parfois quelque chose de presque mécanique à la fabrication même du geste. Mais devant cette œuvre, je pense aussi à la musique. Les lignes se croisent, accélèrent, s'in-

terrompent; il y a un rythme, des silences, presque une partition. Et son format – 99 centimètres de long pour seulement 26,5 de haut – accentue encore cette sensation. Je la vois au-dessus d'une porte, comme une frise, accompagnant le passage d'une pièce à l'autre. Quelque chose entre peinture, musique et architecture.

Mala Gallery

« BAGUE CROISÉE » (VERS 1970), DE RENÉ BOIVIN

René Boivin, comme Suzanne Belperron, fait partie pour moi de ces créateurs qui ont complètement changé notre manière de regarder le bijou au XX^e siècle. Ce sont des précurseurs. Ils pensent le volume, la matière, la construction et le rapport au corps presque comme des architectes ou des sculpteurs. J'ai toujours pensé que plus une chose est petite, plus il faut être virtuose pour la réussir. Sur quelques centimètres, rien ne pardonne. Une courbe, l'épaisseur d'un anneau, la proportion d'une pierre, un sertissage: le moindre millimètre compte. Mais la virtuosité seule ne suffit pas. Il faut aussi qu'il y ait une émotion. Cette bague croisée en or, diamants et saphirs possède justement cette évidence: on ne voit plus la difficulté, seulement la justesse, et quelque chose vous touche immédiatement. Toute une architecture réduite à quelques centimètres, mais une architecture que l'on porte sur soi, presque intime. La pièce figure dans l'ouvrage de Françoise Cailles consacré à René Boivin.

Bernard Bouisset

« PETIT TROUPEAU DE MOUTONS » (1978), DE FRANÇOIS-XAVIER LALANNE

J'imagine ce tapis dans un dressing, presque comme une fenêtre ouverte sur un paysage improbable. Au milieu des vêtements, on tomberait chaque matin sur ce petit troupeau silencieux. Tout ce que j'aime chez François-Xavier Lalanne est là: la tendresse, l'humour et ce léger décalage surréaliste qui transforme quelque chose de familier en poésie. Les corps se mélangent, les têtes surgissent de la laine et l'ensemble devient presque un paysage. Et

puis il y a cette idée toute simple, presque enfantine, que je trouve merveilleuse: des moutons faits de laine. Il fallait y penser. Et surtout, il fallait Lalanne pour que cela devienne une œuvre.

Galerie Hadjer

« FRAGMENT D'APHRODITE » (I^{ER} SIÈCLE AV.-I^{ER} SIÈCLE AP. J.-C.)

Il ne reste que les hanches, les jambes et une partie du drapé. Et pourtant, Aphrodite est là. C'est ce qui me bouleverse dans les fragments antiques. Ce qui manque devient presque aussi important que ce qui reste. Ici, le mouve-

ment du corps, le *contrapposto*, le drapé qui cache et dévoile suffisent à faire surgir toute la sensualité de la déesse. En la regardant, je pense à Cy Twombly, à son amour de la Méditerranée, des mythes et de l'Antiquité, et à cette manière si moderne de faire revenir un monde vieux de deux mille ans. Je ne regarde d'ailleurs pas ce fragment comme un objet archéologique. Il y a en lui toute une histoire du corps, de la beauté et du désir, mais il est d'une incroyable modernité. Deux mille ans plus tard, Aphrodite est toujours là.

Galerie Chenel ■



«Petit troupeau de moutons» (1978), tapis de François-Xavier Lalanne.

«Fragment d'Aphrodite» (I^{er} siècle av.-I^{er} siècle ap. J.-C.).



«Grande statue masculine rékè» (XIX^e-XX^e siècles).

«Sans titre» (1951), peinture de Hans Hartung.



Bague croisée en or, diamants et saphirs, de René Boivin.





Charles Zana.



«Reclining Figure: Curved» (1977), sculpture en marbre noir de Henry Moore.



«Console aux sirènes entrelacées», en bois, époque Louis XIV (vers 1680-1700).



«Hippopotame» (1918), sculpture en bronze de François Pompon.



«Démocrite» (vers 1692), peinture d'Antoine Coyvel.